

LES TROIS MORTES

Canton - Charmant. Les Causes Célèbres.

Dans le petit hameau de Canton-Charmant, qui dépend de la commune de Saint-Cyr-aux-Monts, près de Lyon, il y avait, en 1859, une maison de modestes apparences, mais où, cependant, la misère ne logeait pas. Elle appartenait à une vieille femme de soixante-dix ans, la veuve Desfarges, qui l'occupait en compagnie de sa fille, Marie Gayet, veuve également, et de sa petite fille, Pierrette, qui venait d'attendre sa treizième année, et que tout le monde considérait pour sa douceur et sa préférence agressive.

Quels pouvaient être ses complices? Deux parents des dames Gayet, deux cultivateurs, l'un nommé Chrétien, l'autre Déchamps, furent soupçonnés. Ils héritaient des trois définites et leur insensibilité parut révoltante quand ils apprirent la mort des pauvres femmes. Cependant ceci ne suffisait pas pour les faire arrêter. Ils continuèrent, d'ailleurs, à vivre comme à l'ordinaire, travaillant leurs terres et s'occupant d'entrer en possession des biens des dames Gayet.

troisième assassin, mais ce complice n'était pas lui, Joanon! Il se nommait Champion, autre parent des dames Gayet. Amené par hasard auprès de la demeure de ces infortunées, Joanon avait tout vu et lui-même avait été aperçu par Champion après le crime. C'est pour cela qu'on voulait le perdre, pour sauver le véritable criminel. Soit à l'instruction, soit au cours du second procès, qui commença le 10 juillet, l'accusé s'en tint à cette nouvelle version. Heureusement pour Champion, des alibis et des témoignages irréconciliables démontrèrent son innocence. Joanon voulut alors accuser le fils de Chrétien, mais il fut établi qu'au moment du crime de Canton-Charmant ce jeune homme était à près de deux cents lieues de Lyon.

Les débats de cette étonnante affaire se terminèrent par une triple condamnation à mort. Entendant l'arrêt, et pendant que ses complices s'affaissaient, Joanon s'écria: "Mon nom sera béni dans le ciel, car je suis innocent!" Il garda cette fermeté jusqu'au jour de la triple exécution, qui eut lieu à Saint-Cyr-aux-Monts, le 14 août 1860. Plus de cinquante mille personnes étaient accourues de Lyon et des communes environnantes, pour assister au châtiement des assassins des dames Gayet.

Cette sanglante affaire a laissé dans le pays des souvenirs ineffaçables, et c'est toujours avec une profonde pitié qu'on y raconte la tragique histoire des trois mortes de Canton-Charmant.

Une passerelle de fer dans la direction de la promenade semblait desservir un moulin agrandi. De l'autre côté de l'eau, de grands bâtiments couverts en tuiles rouges ouvraient leurs vastes fenêtres sur un jardin léché, aux ifs taillés en boules, en fusseaux et en quenouilles. Il passa le pont, parvint à une place. — Ah! oui, l'hospice! murmura-t-il. Et c'est là, dans cette rue étroite, sous le troisième vitrail de l'abside de l'église—la Madeleine—qu'il avait vu (il s'en souvenait encore) les lambeaux d'une étrange proclamation sur l'attitude des Prussiens sur une charge française. Elle affirmait: "Les Prussiens, trop tassés souvent pour que toutes les armes se déploient, opposent peu de résistance..."

dit l'économiste doucement, d'une voix qu'étranglait l'émotion, j'avais huit ans, j'ai vu mourir ma mère de saisissement, tandis que, sous mes yeux, les vôtres fusillaient mon père, qui refusait de les renseigner.

LA VISITE

LES HEURES SOMBRES

Le voyageur, ayant fait choix de sa chambre, redescendit l'escalier tortueux, à la rampe de bois. Bary, le patron de l'Hotel du Mail, "sortit de son bureau au craquement des marches. — Monsieur préfère le trois? — Monsieur, les trois est une bonne chambre.

— Oui, A quelle heure le dîner? — Monsieur veut dire le déjeuner, rectifia l'hôtelier. La table est à midi moins le quart. Si monsieur veut faire un tour, il n'est que dix heures et demie. La ville est coquette. — Bary examinait le nouvel arrivant, tandis que celui-ci, par le couloir, gagnait la rue.

— C'était un bel homme, carré d'épaules, à la tête forte, sabrée, d'une moustache épaisse, ardente encore, malgré quelques poils blancs, l'air bonasse d'un officier et d'un buveur de bière, comme on en voit sur les affiches-réclamations.

— N'est-ce pas, la rivière est par ici? dit le voyageur en faisant un geste vers sa droite. — Monsieur connaît. Parfaitement... à cent mètres! Aussitôt après le coude brusque du faubourg, vous verrez le pont Chartrain? — C'est cela! — Et le gymnase? — Plait-il? fit l'hôtelier.

— Oui, l'entrée tout à côté... Merci. Tandis qu'il rentrait, le voyageur parvenu au pont, assailli tout à coup de pensées, restait fixé sur ses talons, et oubliait le chemin le plus court qu'on avait mis tant de soin à lui indiquer. Il errait lentement sous les tilleuls de Mailau long du parapet et de fossé d'enceinte de la vieille ville.

A l'autre rive de la rivière, qui faisait paresseusement son lit dans ces fossés, les maisons s'élevaient, le pied des murs baignant dans l'eau, ouvrant toutes, de place en place, une porte d'accès au plancher d'un petit lavoir, occupé parfois par une laveuse à genoux dans sa boîte.

Les Sensations du Nouveau Décoré

NOTES D'ACTUALITE

C'est la période des nouveaux chevaliers. Ils sont une quinzaine dans les lettres. Dans les arts dans le journalisme, qui, chaque année, reçoivent leurs étreintes du gouvernement. Et chaque année l'événement s'accomplit de même façon, et il est accompagné des mêmes péripéties. Charles Monselet publia jadis dans le "Figaro" une "physiologie du décoré". Elle pourrait être réimpressionnée. Depuis un demi-siècle, les choses n'ont pas changé. Nous allons tenter, à notre tour, cette esquisse.

EN PASSANT DEVANT LES GLACES

Il longe les déviances des boutiques, et cher he instinctivement ce qui sont ornées de glaces. Alors il r lent le pas, et se tourne de trois quarts, afin d'apercevoir le reflet de sa boutonnière fraîchement fleurie. S'il ne peut la mirer dans une glace, il y jette, de temps à autre, des regards furtifs. Mais cela le fait loucher et altère la noblesse naturelle de ses traits. Tout à coup, il se sent serter le bras. Il se retourne. C'est un camarade, qui le félicite d'une voix où perce, sous le miel des compliments, l'amertume de l'envie. Et le nouveau décoré est horriblement gêné. Il balbutie des remerciements, et la phrase qui lui vient aux lèvres se trouve être un cliché abominable.

PREMIERES REMUERSES

Vers la fin de décembre, les noms des élus circulent. La rumeur part des bureaux, gagne le boulevard, pénètre dans les salles de rédaction. Dès le début de la campagne, les intéressés ont été mis au courant par l'ami dévoué qui s'occupe de leur affaire. Car en matière de décoration, on a toujours un "ami dévoué" qui s'occupe de l'affaire. Ils surmontent avec plus ou moins de fièvre, selon qu'ils sont plus ou moins nerveux, les phases de l'opération. Le ministre hésite: il a tant de candidats... Le ministre se décide. Il a donné sa parole. Entia... Mais vous savez... jusqu'à ce que la nomination soit à l'Officiel... Et le futur décoré prend des airs excessivement modestes. Il sait quel ridicule entraînent les déceptions de ce genre. Un chevalier, qui s'est cru chevalier et qui n'est pas chevalier, a la mine piteuse d'un paladin tombé de son palefroi. Aussi accueille-t-il avec une extrême réserve les mots aimables qu'on lui adresse.

CORRESPONDANCE

Le nouveau décoré regagne son logis, où déjà s'accumulent les lettres, les petits bleus et les cartes de visite. Chemin faisant, il ne peut se tenir de formuler une observation désolante. A chaque pas, il croise un passant qui est, comme lui, légionnaire.

L'INSTANTANÉ

Pourtant, la veille du grand jour, le décoré se remue. Il se préoccupe d'avoir ce qu'on appelle une "bonne presse". Il compte dans les journaux deux ou trois ennemis (tous les hommes éminents ont des ennemis) et il redoute de leur part un coup de Jarnac: l'entrefilet venimeux, le petit écho sournois qui devrait tant il est mince — passer inaperçu, et que tout le monde se trouve avoir vu le lendemain. Il fait appel aux vieilles camaraderies. C'est l'instant où chacun lui paye sa dette en lui dédiant un "instantané". Ignore quel homme de génie inventa, voilà quatre ou cinq ans l'"instantané". Il nous rendit là un inappréciable service. Autrefois, lorsqu'on voulait publier l'éloge d'un artiste ou d'un écrivain, il fallait lui consacrer une étude d'au moins trois colonnes, et parfois même un premier Paris. Maintenant, six lignes suffisent, à condition qu'elles soient spirituelles, incisives, délicates, définitives, qu'elles renferment le suc concentré de vingt études. L'"instantané" doit avoir l'exacitude du cliché photographique, la finesse de l'eau-forte, la concision du sonnet, c'est le "liebig" des chroniqueurs.

PSYCHOLOGIE

On s'est souvent amusé à analyser cet état d'âme. Ça est pendant longtemps un des lieux communs du journalisme. Il était de mode, aux environs du jour de l'an, de taquiner les privilégiés que distinguait le ministre. Peu à peu, tous les journalistes voulurent être décorés. Ils renoncèrent à des railleries que l'on ne manquaient point de leur réserver quand ils montaient, à leur tour, sur la sellette. Pour ne citer qu'un exemple, M. Emile Bergerat avait publié, dans le "Figaro", un étincelant article, une charge à fond de train, contre le ruban rouge. Deux ans plus tard, il acceptait ce même ruban. Aussitôt, toutes les feuilles satiriques de reproduire le fameux papier, en se gaussant de l'auteur. Notre confrère, qui a beaucoup d'esprit, répondit que Caliban méprisait effectivement les hochets de la vanité, mais que, sur ce point, Emile Bergerat ne pensait pas comme Caliban.

CHEZ LE MARCHAND DE CROIX

Je ne vous peindrai pas l'ivresse intime, profonde, qui emplit le cœur du décoré; sa gaucherie délicate quand il va au Palais-Royal acheter le premier ruban. Il en a reçu un, tout neuf, des mains de l'"ami dévoué", mais il veut en avoir une provision en réserve. Il entre sous les galeries du Palais-Royal ou rue de la Paix, dans un de ces magasins étincelants, où des cravates, des crachats, des cordons multicolores s'étalent sur des coussins de velours. Il dit à la marchande, d'une voix qu'il tâche de rendre indifférente: — Veuillez me donner quelques rubans de la Légion d'honneur.

ADOLPHE BRISSON.